

ANDREE THEVENOT

BEUCHER / Octobre 2008

ANDREE THEVENOT

(Dernier temps avant la mémoire)

La salle des fêtes de Neuvillalais. Le début de l'été, les jours ont déjà commencé à raccourcir. Le soir, on entend les oiseaux qui étirent leur chant.

Dans la salle des fêtes, quelques personnes dont Andrée Thévenot, sont là pour une réunion publique, à propos d'un prochain réaménagement du bourg, que la commune voudrait mettre en oeuvre.

Après que chacun ait exprimé son point de vue, Andrée Thévenot, qui n'avait rien dit jusque là, se décide à prendre la parole.

Dehors, par la porte restée ouverte, on entend le criaillement des oiseaux.

ANDREE THEVENOT

Après s'être levée, et avoir trouvé sa place devant les autres

Andrée Thévenot ... Je voudrais dire quelque chose (Temps). La route qui descend de Neuvillalais et qui va vers Crissé n'est plus très fréquentée, mais c'est une bonne chose que la commune ait pu la faire remettre en état... J'habite sur cette route depuis toujours, c'est là que je suis née. Les derniers temps elle devenait dangereuse, surtout l'hiver, alors je le redis, c'est une bonne chose. Si la municipalité pouvait appuyer la demande pour que les autres routes soient refaites elles aussi, je crois que chacun ici serait reconnaissant. (Temps plus long). *Si ceux qui restent veulent bien aider et prendre la suite, ce qui a été vécu ici ne disparaîtra pas tout à fait.* (Dans son silence, on entend les oiseaux). Nous ne sommes plus très nombreux, mais d'autres générations sont arrivées... La plupart ne sont pas d'ici. Ils travaillent en ville et ont des idées qui sont les leurs. Sans eux, ce village aurait complètement disparu. C'est bien que ceux-là puissent parler pour eux-mêmes, et prendre leur place (Temps). Moi, je ne parle plus beaucoup. Les mots que j'ai à dire ne s'accordent plus avec ce que je vois, mais je voudrais dire quelque chose... Ceux qui me connaissent, connaissent aussi mon histoire... Ils savent le sentiment que j'ai pour eux... Puisqu'ils sont là, ils peuvent entendre aussi... *Le soleil vieilli ne mesure que le jour...* (On entend les oiseaux changer leur mouvement). Il est tard. Je dis ce que j'ai à dire et après je partirai. J'aurai terminé. (Silence. Elle se lève)

Je m'appelle Andrée Thévenot. Mon père était menuisier ici. Ma mère travaillait avec lui. Mon mari aussi était menuisier, mais nous n'avons pas été mariés très longtemps. Il est mort en Algérie, dans une guerre dont il ignorait à peu près tout. Son nom est inscrit sur la pierre à l'entrée du bourg. Après je suis restée seule, je n'ai pas eu d'enfant, mais ce n'est pas de cela que je voudrais parler...

La semaine dernière, à Conlie, deux ouvriers ont été renvoyés de l'usine d'emballages. (Temps). Cette usine-là, tout le monde la connaît. Beaucoup de ceux qui sont venus s'installer ici, travaillent là-bas. Celui qui dirige a commencé il y a longtemps. A l'époque, il récupérait des meubles dans les fermes. Il les échangeait contre des cuisines en formica qui venaient d'Italie. Plus tard, avec l'argent qu'il a gagné, il a créé cette usine de cartons et d'emballages qui a donné du travail à tous ceux qui voulaient partir. L'année dernière, grâce à une aide, il a pu agrandir ses locaux et investir dans des nouvelles machines. Il a aussi engagé du nouveau personnel. Aujourd'hui, il exporte dans le monde entier. (Temps). Ceux qui ont été renvoyés, font partie des derniers arrivés. Au prétexte qu'ils sont étrangers, ils ont été dénoncés par la direction d'une autre usine comme celle-là. Arrêtés, ils ont été conduits au Mans dans une ancienne école, et en ce moment ils attendent qu'on décide de leur sort. Des mobilisations ont

eu lieu la semaine dernière, mais le préfet ne veut rien savoir. Le directeur de l'usine, qui avait organisé le comité de soutien avec l'ensemble de ceux qui travaillent, a déjà prévu deux autres personnes pour les remplacer, et ceux qui les ont dénoncés, ceux-là, n'ont même pas été inquiétés. D'ici quelques jours, les deux ouvriers seront probablement renvoyés d'ici, et tout le monde très vite les aura oubliés. *Ils auront disparu dans la nature.* (Temps plus long). LA REDUCTION DE NOTRE VIE A DES MESURES ECONOMIQUES JUSTIFIE TOUTE DECISION. LE FATALISME QUI S'ENSUIT DETRUIT TOUTE MORALE. NOTRE CAPACITE A DECHAINER UNE VIOLENCE DONT NOUS NE SOMMES PAS RESPONSABLES RESTE ELLE INEPUISABLE. AU MOINS NOUS AVONS LA PAIX. (Temps) Je ne connais pas ceux qui ont été renvoyés, mais je connais cette histoire. Le temps ici se déshabille, mais il ne fait que retourner son manteau. La terre, elle, garde sa trace. *Renverra-t-on toujours ceux qui viennent travailler ici?* Je vais parler, je vais raconter mon histoire... Et si la nuit entière n'y suffit pas, nous attendrons demain. Car si les routes méritent qu'on s'intéresse à elles, chacun a droit aussi à sa propre d'histoire... Ceux qui ont été renvoyés ont la leur, j'ai la mienne, et chacun ici à la sienne... (Temps) Il est déjà tard... (Un grand silence autour d'elle. Elle écarte la chaise.)

Qui aurait pu croire? Mon mari était apprenti chez mon père, c'est là que je l'ai connu. Il était très jeune mais j'étais encore plus jeune que lui. C'est moi qui suis allée le chercher. Quand nous étions ensemble, les gens pensaient qu'il était pour moi comme un grand frère, et personne ne voulait croire que nous nous aimions. Alors nous avons dit que nous voulions nous marier. Ma mère m'a traitée de folle et mon père a voulu le renvoyer, mais nous avons tenu bon. J'ai dit que s'ils continuaient à refuser, nous étions prêts à mourir tous les deux, pour montrer au reste du monde leur cruauté à eux. C'est mon père qui a craqué le premier. Il a convaincu ma mère et il a repris mon mari dans son atelier de menuiserie. Après je suis allée voir le maire. Il voulait bien mais ce n'était pas possible, à cause de la loi. Il faut changer la loi, j'ai dit. "Pour cela aussi tu es trop jeune", il a répondu. Alors j'ai craché par terre et je suis rentrée. Nous avons attendu, mais une fois par semaine nous dormions tous les deux dans la grange, été comme hiver. Là c'est ma mère qui était folle. "Tu veux faire comme ta tante!" Ma tante, c'était la soeur de mon père. Elle tenait un hôtel-restaurant à Beaufay, et souvent des gens venaient dormir l'après-midi, c'était connu. Ma mère ne voulait pas la voir, ni même entendre parler d'elle. Quelques fois elle accusait mon père de ne rien faire. "On n'y peut rien, c'est comme ça, c'est le destin. Comme les Grecs!" Quand il s'en prenait aux Grecs, ma mère se taisait pendant des jours, et le silence envahissait la maison jusqu'à l'épuisement. De son côté, ma mère n'avait qu'un frère, parti au Chili avec leurs parents quand elle était encore petite. A cette époque, on donnait la terre là-bas, et comme rien ne les retenait ici, ils sont partis. Comme ma mère travaillait bien à l'école, ils l'ont mise dans une institution. Ils pensaient qu'elle les rejoindrait plus tard, mais elle n'y est jamais allée. Entre temps elle avait rencontré mon père. Ils se sont mariés, et ils sont venus s'installer ici. Le jour de notre mariage à nous, ma tante était tout de même invitée. Elle est arrivée avec un ami à elle qui s'appelait Roger. Personne ne le connaissait mais il avait une voiture décapotable. C'était absolument extraordinaire! Il nous a emmenés faire des tours. On est allé dans les fermes, raconter des histoires. Mon père dansait, ma mère récitait des poèmes. On avait emmené le maire avec nous, il était complètement désemparé. (Temps) Après le travail a repris. Mon mari n'était déjà plus apprenti à ce moment-là. Il travaillait avec mon père, je veux dire, ils travaillaient tous les deux, ensemble. Moi je ne faisais rien d'autre que m'occuper de la maison. Cette vie-là aurait pu durer éternellement. *Quelque chose tenait.* C'est la folie des autres qui est venue réveiller la nôtre. Sans elle, notre vie aurait eu un tout autre cours. (Un temps plus long). Mon père et mon mari faisaient des meubles, surtout des tables. Ce sont eux qui ont fait la grande table du conseil municipal, et aussi les tables de

toutes les fermes aux alentours. Des tables qui avaient leur poids. Il fallait toujours être deux pour les porter. "Ce ne sont pas des tables à manger tout seul", disait mon père. Ne pouvant s'empêcher d'ajouter: "Avec une table comme celle-là vous ferez des enfants!" (Temps) Mon mari lui était plutôt timide, il ne parlait pas beaucoup, ce qui arrangeait bien mon père, qui lui était un vrai phénomène. Une fois par mois, il avait voir sa soeur, à Beaufay. Elle organisait tout les premiers dimanches un grand bal. Ma mère ne disait rien, c'était sa liberté. Mon père aimait son travail mais il avait une passion pour la danse. Il était le spécialiste du *Passo-doble*, il inventait même des figures. Dans la grande salle de l'hôtel-restaurant toutes les femmes étaient autour de lui. C'était elles qui le demandaient. Les maris regardaient leur femme virevolter dans les bras d'un autre. Certains venaient même le voir à la fin de l'après-midi pour le remercier. Ils n'étaient même pas jaloux. Leur joie était trop grande. La jalousie ne pouvait pas avoir de prise. D'où cela lui venait-il? Où avait-il appris à danser? Je crois que lui même n'aurait pas su répondre. Cette chose-là était secrète et il la gardait à l'intérieur de lui. Quelques fois il nous emmenait mon mari et moi assister au *spectacle*. Nous rentrions épuisés de ces séances de bal, pas de nous être dépenser à danser mais d'avoir à écouter tous ses commentaires sur le chemin du retour. Parfois mon mari pointait une figure, un geste technique, et mon père s'enthousiasmait alors de se voir ainsi considérer à sa juste valeur. Le soir ma mère avait préparé à manger. La consigne était de ne pas parler, de ne rien dire de ce qui s'était passé. Après le repas, elle nous faisait la lecture. Elle reprenait là où elle l'avait laissée *la Guerre du Péloponèse, L'Enéide ou le Retour d'Ulysse...* Elle disait qu'il fallait s'instruire si on ne voulait pas retourner à la misère. Pourquoi les Grecs? Je crois que même mon père n'aurait jamais osé lui demander.

Ce temps-là s'ouvrait, j'étais heureuse. Comme on garde en soi un souvenir lié à une atmosphère ou à la qualité d'une lumière, le sentiment réapparaît parfois... Un sentiment lié à la durée, à la beauté aussi. Un temps mesuré à l'aulne d'un rythme simple, où le désir, la joie, la colère s'accorde au soleil ou à la pluie, à l'attente du moment propice où l'on sort pour ramasser le linge, ou pour dire quelque chose à quelqu'un... Rien d'autre.

Mon père est revenu brisé de la guerre d'Indochine. Il n'avait plus goût à rien. Son seul intérêt étaient les discussions qu'il partageait avec d'autres qui avaient vécu la même chose que lui. Ma mère le soutenait mais petit à petit, il laissait son travail pour s'enfermer dans la solitude. Peu de temps après, un autre malheur est arrivé. Cette guerre-là à peine terminée, la guerre d'Algérie a commencé. Mon mari s'y est engagé de lui-même, et lui qui n'avait jamais fait de politique s'est brusquement transformé. "Avec tout ce qu'on a fait pour eux, on ne peut pas laisser faire ça!" Peut-être de voir mon père comme il était revenu avait brisé quelque chose en lui aussi... La folie de l'un avait réveillé celle de l'autre. Il a incorporé son régiment et quelques semaines plus tard, il est mort dans un combat où il s'était engagé. J'ai reçu un courrier qui parlait d' "honneur", de "courage au combat", de "gloire de la patrie". Plus tard il y a eu une cérémonie au monument à côté du cimetière. Son nom avec celui d'autres était marqué là.

Il a fallu travailler. Je savais lire et compter, j'ai passé le concours de receveuse des postes à Mammers. J'ai été reçue. J'ai travaillé là-bas trois ans. J'habitais dans un petit logement de fonction. Le soir, je continuais à étudier. Ici, ça n'allait plus. Mon père était malade, il s'était mis à boire. Il s'affaiblissait de plus en plus. Ma mère qui avait connu la misère était plus dure. Elle s'occupait toute seule d'un verger qu'avaient laisser ses parents avant de partir. A la saison, elle faisait les marchés avec un voisin. Moi, je venais le dimanche après-midi. Plus tard je suis devenue institutrice. J'ai trouvé une place à Donfront et je suis revenue habiter dans la maison. Mon père est mort peu de temps après. Ma mère a continué les marchés. (Temps). "Les hommes construisent des mondes dans lesquels ils sont incapables de vivre,

alors ils les détruisent..." Elle parlait peu. Toute sa vie, elle n'avait jamais parlé que très peu, mais elle lisait beaucoup et parfois des mots surgissaient de la conversation. On comprenait alors qu'elle avait sa pensée à *elle*.

C'est à cette période-là qu'est arrivé Slavoj. Slavoj était Slovène, Yougoslave on disait à l'époque. Il était réfugié politique. Dans son pays, il était instituteur lui aussi, mais il était surtout communiste. Il était communiste dans un pays où tout le monde devait penser la même chose. Lui avait des idées différentes. Plusieurs fois il avait été arrêté. A chaque fois il était relâché. "Alors maintenant vous arrêtez aussi les communistes?" Le régime yougoslave était moins sévère que celui des autres pays de l'Est, mais les autorités ne pouvaient pas le laisser dire ce qu'il voulait. C'est lui qui a décidé de partir. Ca les arrangeait bien. Surtout il avait peur d'être un danger pour sa famille. Il est parti. Il a voyagé, traversé les autres démocraties soviétiques, et constaté que ce qu'ils appelaient le communisme n'avait rien à voir avec les idées que lui défendait. Un système qu'on impose finit toujours par gangréner et ceux qui en subissent les conséquences, ne sont jamais ceux qui le maintiennent en place. Slavoj défendait une autre idée du communisme. Il était internationaliste et surtout il pensait que c'était à ceux qui travaillaient que revenait la construction d'un nouvel état. Dans les pays qu'il traversait, il vivait de ses bras. Dans les fermes, les usines, les chantiers il aidait à la reconstruction. C'est comme ça qu'il est arrivé ici. Nous avions de la place à la maison, nous lui avons proposé une chambre. Il est resté une saison entière, un été. Il aidait aux moissons dans les fermes aux alentours. Il parlait plusieurs langues, le russe, l'allemand, l'anglais, l'italien. Le soir, il nous parlait de ses idées. Il nous parlait aussi de Victor Serge. Il disait qu'il voulait le traduire dans sa langue à lui, le slovène. Victor Serge était un révolutionnaire qui avait participé à différentes révolutions mais qui avait toujours su garder son esprit critique. Il nous lisait ses textes, récitait des poèmes qu'il connaissait par coeur. Ma mère aimait beaucoup Slavoj. Pas seulement à cause de ses idées. Ils partageaient quelque chose ensemble. Tous les deux savaient ce qu'était la misère, ils se reconnaissaient. C'était cela qui les rapprochait. Moi, j'aimais sa pensée, pas exactement ce qu'il pensait mais le fait qu'il pense pour lui même. Il m'aidait à comprendre. Le plus souvent je l'écoutais parler, le sens de ce qu'il disait m'échappait parfois, mais je comprenais autre chose. Je comprenais que le lien qui tenait les hommes entre eux était une chose fragile mais que sans ce lien c'était l'idée même d'humanité qui pouvait être détruite. Le soir après mon travail j'étais impatiente de le retrouver. (Temps) Depuis la mort de mon mari je n'avais jamais pensé à des choses comme celles-là. J'étais très jeune et le premier homme était celui que je devrai aimer toute ma vie. Après sa mort, ces idées-là avaient disparu de moi. L'idée même d'un nouvel amour ne me serait jamais venue. Le désir existait, mais pas la pensée qu'il puisse se réaliser. Avec Slavoj c'était différent. Presque malgré nous, quelque chose de nouveau apparaissait, comme un lien de passage entre le désir et la pensée. L'amour se découvrait à cet endroit-là, et il créait sa propre compréhension du monde. Slavoj travaillait la journée, le soir il me parlait de ses lectures, Victor Serge qui revenait tout le temps. *La nuit, nous nous aimions*. A la fin de l'été, il avait décidé de rester ici. Tout le monde aimait Slavoj. Sa pensée donnait à sa présence quelque chose qui ne laissait personne indifférent. Chacun connaissait ses idées, il ne s'en cachait pas. Il ne pouvait pas garder sa pensée pour lui, il fallait qu'il la partage avec d'autres. Il aimait la *discussion*. Ce n'est qu'après que les choses ont changé. Il avait organisé une réunion pour parler d'une idée qui lui tenait à coeur. Il voulait mettre en place, ici, une communauté de travail. Il en avait connu une en Italie, il voulait faire pareil. C'est après ce soir-là que les choses ont commencé à changer réellement. Il faut dire aussi que les moissons étaient finies et que la nécessité de garder des bras venus d'ailleurs n'était plus la même. Pendant la réunion, personne n'a rien dit mais le lendemain, le Slavoj avec qui tout le monde aimait discuter est soudainement devenu dangereux. Les regards se sont détournés de lui. On

a commencé à l'insulter, à l'injurier même, à lui dire qu'ici on n'aimait pas les communistes, que c'était les communistes qui avaient amenés la guerre et aussi que les "Yougos", c'était comme des gitans. Alors il est parti. Cette haine-là, il la connaissait trop. Il savait qu'avec eux, il n'aurait pas le dernier mot.

Je crois qu'avant cela, je ne m'étais jamais sentie "Française". Je veux dire avoir une nationalité. Il y avait eu toutes ces autres guerres qui s'étaient succédées, mais là c'était autre chose. Je le ressentais violemment, j'aurais voulu pouvoir arracher cette chose-là de moi. Je ne supportais plus d'avoir à partager ne serait-ce qu'un seul jour avec ceux qui l'avait fait partir. Ma mère a compris cela. C'est elle qui m'a dit de partir moi aussi. Depuis peu elle avait des nouvelles de son frère au Chili. Il lui proposait de venir la rejoindre, mais sa vie à elle était ici, elle ne voulait pas partir. Pour moi, c'était différent... (Temps). Je n'ai jamais compris pourquoi Slavoj ne m'avait pas emmenée avec lui. (Temps). Je faisais partie d'ici, et la violence qu'il avait ressentie avait rejailli sur moi. Je ne sais pas ce qu'il est devenu, je n'ai jamais eu de nouvelles.

" Les veines de tes mains, vieil homme, expriment la prière,
la prière de ton sang, vieil homme, l'avant dernière
prière,
non la prière verbale, non la prière cléricale,
mais celle de l'ardeur pensante,
puissante-impuissante.
Leur présence confronte le monde avec lui-même,
elle l'interroge comme on interroge ce qu'on aime
définitivement
sans que la réponse soit possible

Suis-je seul, moi sourd, moi tellement séparé de toi,
moi tellement détaché de moi,
suis-je seul à savoir comme tu es seul,
moi seul à cet instant et si tendu vers toi
dans le temps?

Ou sommes-nous seuls ensemble
parmi tous ceux dans la durée qui sont seuls avec nous,
formant le coeur unique qui murmure dans nos veines communes
nos veines chantantes?"

Victor Serge Les Mains (extrait)

Le frère de ma mère avait une exploitation au Chili. Il faisait de l'élevage. Leurs parents s'étaient installés là-bas dans les années 40, après la guerre. Le gouvernement chilien étendait encore son territoire sur les terres indiennes, et il encourageait les européens à venir s'installer. La terre, il la donnait. Les indiens étaient considérés comme fainéants et alcooliques. Le frère de ma mère, comme éleveur n'était pas pire que les autres, mais la rencontre avec Slavoj avait laissé en moi des idées que je ne pouvais pas oublier. On l'avait chassé d'ici, et là-bas on chassait ceux qui n'avaient rien d'autre que la terre à laquelle ils appartenaient. D'un hémisphère à l'autre, c'étaient bien toujours les mêmes qui savaient s'enrichir et la question n'était pas celle de la terre, mais bien celle de la pauvreté exploitée

par ceux qui s'en étaient sortis. C'était plus fort que moi. Je ne suis pas restée chez lui. Je suis retournée à Santiago pour travailler. A ce moment-là, la gauche chilienne venait de remporter les élections et un vrai espoir soufflait sur le pays. On parlait d'auto-organisation dans les entreprises, les paysans occupaient les terres des grands propriétaires, et l'état nationalisait des firmes étrangères. L'alliance entre le gouvernement et sa population n'avait jamais été aussi forte, et c'est bien ce mouvement qui a été brisé trois ans plus tard.

A la même période, j'ai reçu une lettre de madame Guité, m'annonçant la mort de ma mère. Durant toutes ces années nous nous écrivions. Nos lettres se répondaient les unes aux autres. Elles étaient emplies d'histoires quotidiennes et de réflexion sur la vie, mélange de gravité et de légèreté, de douleur aussi parfois. J'écrivais ce que je voyais, la joie de tout un peuple qui prend en main *son destin*, comme aurait dit mon père. Elle, elle me racontait la transformation de la vie ici, l'éloignement de la nature, et les prémisses d'un nouveau monde qu'elle voyait déjà se mettre en place. Je suis revenue pour m'occuper des affaires, ranger la maison et remettre tout en ordre. Mon idée était de repartir après, mais je suis restée. Ici, à Neuvillalais. J'ai appris d'ici, le coup d'état, les arrestations sommaires, les dénonciations, et la mise en place petit à petit de ce qu'on appelle une dictature. (Temps) Dans les affaires de ma mère, j'ai retrouvé les lettres, mais il y avait aussi des poèmes, des photographies dont j'ignorais l'existence. Toute sa vie, elle avait écrit. L'écriture était pour elle comme une résistance, à l'éclatement, à l'isolement, à la trop grande dureté du silence, qui laisse parfois la sauvagerie prendre la place. Ses lettres, ses poèmes, étaient plus que les murs ou que la terre d'ici. Ils étaient ce qui reste, et j'appartiens moi aussi à cette *résistance-là*.

(Silence. Dans son regard on voit qu'elle ne sait plus quoi dire. Dehors, les oiseaux se sont tus avec l'arrivée de la nuit. Temps. Ne pouvant partir, elle sort de sa poche une lettre, qu'elle se décide à lire.)

Neuvillalais, le 9 avril 1972

De quel pays parles-tu? Ici la saison de l'hiver a été froide, il n'est rien resté. Les animaux mêmes tardent à revenir. Ce monde est dans l'engourdissement du sommeil. Pourquoi revenir ici? La pauvreté s'est accrochée aux murs. Chacun fait semblant et mesure son incapacité à la force de sa croyance, mais le temps lui est passé. Nous sommes ceux qui restent, mais nous disparaissions de notre assurance trop grande. A l'ère de la destruction, nous contemplerons nos superbes ruines. Le hangar de l'atelier lui, a été détruit par l'orage. Le voisin m'a aidée à ranger les outils. La pluie et l'hiver ont emporté le reste. Moi, je suis toujours restée ici, je n'ai jamais voyagé. Je n'ai lu que des livres. Ceux qui les écrivaient avaient quitté leur pays. Ils y parlaient d'errance, d'exode, d'impossibilité à vivre là où ils étaient, de leur envie de retourner chez eux. Est-ce que mes parents là-bas pensaient cela aussi? Ici, il ne reste plus que la terre que personne ne veut plus travailler, et des arbres qui se penchent. C'est un paysage de neige, juste au-dessus du ciel. Les hommes s'isolent les uns des autres, ils regardent la télévision, et finissent par ne plus voir ce qui est proche. Quel pays est celui-là? A-t-on oublié que nous aussi avons été pauvres, que nous aussi nous sommes partis laissant derrière nous la misère et l'abandon? Car les frontières jamais ne nous protègent de cette autre misère, celle de nos pensées, celle de la fragilité de notre mémoire...

*Ô joie du poème
Quand toute déshabillée*

La nuit devient le jour

*J'ai aimé chaque heure
Chaque saison
De notre histoire embrassée*

*Et le soleil luit
De notre humanité
commune*

(Elle replie la lettre et la range. N'ayant plus rien à dire, elle se lève et s'en va.)

FIN